



CLARISSE
SABARD

LE SECRET DES AGAPANTHES



FLORA & JOSÉPHINE




CHARLESTON

CLARISSE SABARD

LE SECRET DES AGAPANTHES

*

FLORA & JOSÉPHINE

Trop de nuages s'amoncellent dans la vie de Flora, galeriste d'art à Los Angeles. Dans son travail mais aussi dans sa vie personnelle. En pleine tourmente, la jeune femme se réfugie en Normandie, dans la maison familiale dont elle vient d'hériter avec ses cousines Stella et Morgane.

Quelques jours à peine après son arrivée, une mystérieuse boîte fait son apparition sur le pas de sa porte. À l'intérieur, un kaléidoscope, de vieilles photos jaunies et un manuscrit défraîchi la transportent dans le passé méconnu de sa grand-mère Joséphine. Dans les années 1930, des brasseries animées du Paris impressionniste aux marbres d'un palazzo en pleine Italie fasciste, la jeune Joséphine, étudiante aux Beaux-Arts, découvrait la liberté, l'amour... et la trahison.

Déterminée à lever le voile sur les secrets du passé, Flora se lance dans une quête haletante qui la mènera jusqu'à l'île de Corfou, sur les traces d'un tableau disparu.

Des années folles à nos jours, Clarisse Sabard signe le premier tome d'une fresque familiale éblouissante, pleine de secrets et de rebondissements.

ISBN : 978-2-38529-099-3



9 782385 290993

20,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française
Design : © Studio Piaude
Image : © Alexander Demyanenko
et © Martina / Adobe Stock



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LE SECRET
DES AGAPANTHES
1. FLORA & JOSÉPHINE

De la même autrice

Les Lettres de Rose

La Plage de la mariée

Le Jardin de l'oubli

Ceux qui voulaient voir la mer

La Femme au manteau violet

À la lumière de nos jours

Le Souffle des rêves

Un air d'éternité

La vie est belle et drôle à la fois

La vie a plus d'imagination que nous

Et nous danserons sous les flocons

Sous un ciel étoilé

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-099-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok(@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Clarisse Sabard

LE SECRET
DES AGAPANTHES
1. FLORA & JOSÉPHINE

Roman



*À Stefania : merci d'avoir su m'insuffler
la touche de confiance qui me faisait défaut
pour me lancer dans ce projet fou.*

*Nous devons nous y habituer : aux plus importantes croisées
des chemins de notre vie, il n'y a pas de signalisation.*

Ernest Hemingway, L'Adieu aux armes

PROLOGUE

Baie d'Afionas, Corfou, mars 1983

JOSÉPHINE CONTEMPLA UNE DERNIÈRE FOIS la petite crique rocailleuse. Elle secoua tristement la tête en songeant qu'elle ne reverrait plus jamais cet endroit où elle avait pourtant vécu les plus belles heures de son existence. Les réminiscences de cette époque incandescente dansaient dans sa mémoire, intactes : ses rires de ravissement face aux eaux émeraude, les tranches de pastèque et le poisson grillé partagés sur la plage, la féerie nocturne des lucioles, les conseils du vieux Spiro pour éviter les piqûres de scorpion, le bras de Doug passé autour de sa taille... Elle soupira. Ces jours heureux étaient si loin, et elle si seule ! L'avantage, c'est que personne ne risquait de la surprendre, à moins d'arriver par la mer ou par le sentier étroit et sinueux qui descendait de la colline parsemée de pins. Encore fallait-il le connaître ; ce coin de paradis, si beau et silencieux à l'exception

du bruit des vagues venant lécher le rivage, restait pour l'instant préservé des touristes.

Sa vue se brouilla face aux dernières braises qui se mouraient, à l'entrée de la grotte d'Ulysse. Comment un tel drame avait-il pu se produire ?

— Ma pauvre Daphné ! murmura-t-elle. Si seulement j'avais été plus lucide...

La vieille dame s'efforça toutefois de refouler la culpabilité qui la tenaillait depuis deux jours. Elle s'en voulait d'avoir cerné trop tard la personnalité de Nick, alors que le simple fait qu'il se soit rapproché de son fils aurait dû lui mettre la puce à l'oreille : Gary avait le don d'attirer les fréquentations douteuses. Et maintenant, sa fille en faisait les frais, se retrouvant veuve à seulement trente-cinq ans avec une enfant de deux ans. Joséphine aurait donné n'importe quoi pour revenir en arrière et abandonner ce fichu manuscrit qui, en plus d'avoir révélé le véritable visage de Nick, lui avait coûté la vie. Quel désastre ! Aurait-elle pu changer le cours des choses, si elle avait su ? Bien sûr que non. Une fois de plus, elle avait foncé tête baissée, au lieu de prendre en compte les réticences de ses sœurs. À croire qu'elle n'avait rien appris, en soixante-neuf ans d'existence ! Mais il ne servait à rien de s'apitoyer, cela ne réparerait pas leur malheur. En laissant le feu consumer une partie entière de sa vie, Joséphine avait enfin pris la bonne décision. La malédiction était rompue.

Redressant les épaules, elle se dirigea d'un pas assuré vers le petit canot à moteur que Georgios, l'homme à tout faire de la villa, avait consenti à lui préparer, non sans la supplier de redoubler de prudence. La saison du sirocco, vent aussi capricieux qu'impressionnant, arrivait et constituait un danger non négligeable. Téméraire, elle avait rétorqué que le ciel était parfaitement dégagé.

De surcroît, elle connaissait cette portion de mer Ionienne comme sa poche. Joséphine comprit cependant très vite qu'elle aurait dû prêter davantage attention aux avertissements de Georgios. En l'espace de quelques minutes, de gros nuages recouvrirent le ciel tandis qu'un vent furieux se levait dans la forte chaleur, faisant siffler les vagues et éclaboussant d'écume la baie d'ordinaire si calme. Bientôt, la pluie creva les nuages, et un déluge s'abattit sur elle.

— Et voilà, il a encore fallu que je n'en fasse qu'à ma tête ! marmonna-t-elle, en colère contre elle-même.

Convaincue que le bateau allait sombrer chaque fois qu'une grosse vague le soulevait, elle s'accroupit, raidie de peur. S'ils avaient su ce qu'elle venait de faire, les Corfiotes les plus superstitieux n'auraient pas manqué de voir dans cette tempête un châtiment céleste. On ne se défaisait pas du passé sans en subir les conséquences. On ne pouvait pas le faire partir en fumée comme si de rien n'était.

— Pitié, non ! gémit-elle quand une nouvelle rafale la plaqua contre la coque.

Nom d'une pipe, Jojo, un peu de nerf ! crut-elle entendre son regretté Doug la sermonner.

Elle se releva en titubant et mit sa main en visière pour scruter l'horizon, afin de vérifier que le canot ne partait pas vers les côtes d'Albanie. La pluie lui obstruait la vue, les bourrasques la déboussolaient, mais elle reprit le dessus. Il lui suffisait de virer légèrement à gauche, ce qu'elle fit sur-le-champ. Un cri soudain lui fit comprendre qu'elle approchait bien du rivage.

— Maman ! Par ici !

La vieille dame soupira de soulagement. Accompagnée de Georgios, Daphné se précipita à sa rencontre pour l'aider à poser le pied sur la terre ferme. Ainsi, l'homme

à tout faire l'avait prévenue. Tout ce qu'elle voulait éviter ! Sa fille avait bien assez de soucis comme ça.

— Mon Dieu ! s'écria celle-ci en serrant sa mère dans ses bras. Nous avons cru que tu dérivais ! Tu aurais pu attendre quelques jours, il n'y a pas besoin d'un autre drame.

Contenant ses tremblements, Joséphine secoua vigoureusement la tête et haussa la voix pour se faire entendre par-dessus les rafales.

— Ce n'est qu'un coup de sirocco, j'en ai vu d'autres.

Tandis que Georgios luttait contre le vent pour amarrer le canot, Daphné passa un bras sous celui de sa mère et l'entraîna dans l'escalier qui remontait vers la belle bâtisse aux murs et aux volets blancs, que Doug avait rachetée pour une bouchée de pain au sortir de la guerre. Lorsqu'elles eurent atteint la pergola, couverte d'une cascade de vigne vierge et de bougainvilliers, Daphné souffla :

— Donc... C'est bel et bien fini ? Tu as tout détruit ?

Joséphine planta ses yeux bleus dans ceux de sa fille. Que pouvait-elle lui révéler sans compromettre son avenir, alors que son présent venait de voler en éclats ? Entre son fin pull-over gris qui soulignait la pâleur de sa peau et ses longs cheveux blonds sobrement fixés sur sa nuque, Daphné paraissait plus fragile que jamais. Si Joséphine n'avait pas su la protéger, il n'était cependant pas trop tard pour l'empêcher de sombrer. Elle devait le faire, ne serait-ce que pour Flora, son espiègle et adorable petite-fille. Elle lui prit les mains, qu'elle serra fort entre les siennes.

— Oui, c'est terminé, chérie. Nous sommes en sécurité, nous allons pouvoir rentrer à Los Angeles toutes les trois. Tout cela sera bientôt derrière nous.

Tout bien considéré, ce n'était pas vraiment un mensonge, à peine un arrangement avec la vérité. Plus personne ne viendrait raviver le passé, Joséphine y avait veillé. Désormais, le secret des *Agapanthes* était enfoui pour de bon, et il ne risquait plus de tomber entre de mauvaises mains.

Flora, 2018

LES MAINS CROISÉES DERRIÈRE LE COU et le visage offert au soleil, Jay me scrutait intensément de ses yeux aussi foncés que de l'obsidienne. Il semblait un peu déçu, malgré son air décontracté. Je venais de lui annoncer que je ne pouvais pas rester deux ou trois jours de plus sur l'île. Le travail m'attendait à Los Angeles.

— Je comprends, m'assura-t-il. C'est formidable que tu sois à la tête de ta propre galerie. Tu sais que celle du vieux M. Mahoe a fermé ses portes ? Il n'a pas trouvé de repreneur.

Sa voix était calme et ses cheveux bruns, qu'il portait un peu longs sur sa nuque, virevoltaient au gré de la brise venue du Pacifique. Il allait me manquer. Pourquoi la vie devait-elle être si compliquée, à la fin ? Je reposai ma tasse et la fis tourner entre mes doigts pour me donner une contenance.

— J'ai vu, oui, c'est triste. J'aimais beaucoup les aquarelles qu'il exposait.

— C'est dommage que tu ne sois pas venue plus tôt, tu aurais pu lui racheter son stock pour ta galerie.

Je grimaçai.

— Mon associé ferait une syncope si je lui proposais de vendre des marines !

Artspace Storehouse, que j'avais fondée avec Carter, était effectivement une galerie d'art contemporain, où nous mettions en avant des œuvres pointues et originales d'artistes émergents ou établis, dont la personnalité singulière comptait autant que leurs travaux. Mais Jay ne connaissait pas le monde de l'art, je ne pouvais pas lui en tenir rigueur.

— Les aquarelles que tu peignais étaient pourtant très belles, rebondit-il. Est-ce que tu continues ?

— Oh, non, ça fait des années que j'ai arrêté. Je manque de temps... et de talent, aussi, on ne va pas se mentir.

— Dans mon souvenir, tu étais très douée ! Mes parents possèdent encore la vue de la réserve de bisons que tu leur avais offerte. Celle avec ce sublime coucher de soleil orangé en fond.

Je haussai les épaules.

— C'est gentil, mais je suis bien moins talentueuse que les artistes que j'expose, crois-moi. Les professionnels me riraient au nez, avec mes mièvreries pour estivants.

— C'est la chose la plus stupide que j'ai entendue ! se récria-t-il. Qu'as-tu fait de tes rêves, Flora ? Je te revois à l'époque où tu clamais vouloir faire le tour des côtes américaines pour les immortaliser...

Son engouement pour mes anciens tableaux me touchait, mais je pris le parti d'en rire.

— Oh, tu te souviens de ça ? Ce n'était qu'une lubie de gamine. J'ai fait comme tout le monde, en définitive, j'ai grandi.

En avalant une dernière gorgée de macchiato, je ne pus m'empêcher de me demander comment je parvenais à discuter avec lui comme si tout allait bien. Jay m'avait proposé de faire un crochet par son restaurant pour boire un café avant mon départ. Dans les faits, je n'avais aucune raison de refuser. Je n'allais tout de même pas m'enfuir comme une voleuse après ces quelques jours passés sur Santa Catalina, juste parce que nous nous étions embrassés la veille ! J'avais perdu le contrôle et ça n'arriverait plus. Je n'avais pas de temps à consacrer à une aventure amoureuse, j'avais été assez claire sur ce point. Ce que je n'avais pas prévu, en revanche, c'est que mon esprit retournerait inlassablement à notre baiser, à ses lèvres au goût de sel et de soleil, alors que je n'aurais voulu éprouver que du détachement. Je me sentais si stupide !

Jay se redressa soudain sur sa chaise et se pencha vers moi. Une bouffée de panique me saisit quand son regard, amusé, accrocha le mien.

— Je viens de te poser une question, Flora.

Oups ! Je devais immédiatement cesser de rêvasser. Je barricadai mon embarras derrière mes lunettes de soleil, puis affirmai :

— Excuse-moi, je pensais à une histoire d'héritage. J'ai récemment appris qu'une vieille tante m'a laissé une maison, en France... Bref, c'est embêtant mais sans importance. Tu disais quoi ?

Mon excuse n'était pas si bidon, puisque la plus jeune sœur de ma grand-mère m'avait en effet, à mon plus grand étonnement, légué une partie de sa demeure. Je n'avais pas encore eu mes cohéritières au téléphone, des

cousines avec lesquelles j’entretenais des contacts sporadiques sur Facebook, cependant j’étais d’avis de vendre. Ma dernière visite en Normandie remontait à si loin !

— Je te proposais une part de tarte aux myrtilles, répéta Jay. Kitty en a préparé, c’est une merveille. Tu en veux ?

Je secouai la tête.

— Je sais que la tarte de ta tante est un régal, mais le Catalina Express va filer sans moi si je ne me dépêche pas.

Le ferry, qui avait accosté deux heures plus tôt près de la jetée où se trouvait le restaurant, n’allait plus tarder à entreprendre sa traversée dans le sens inverse. Je devais me dépêcher si je ne voulais pas le rater. Je me levai, non sans jeter un dernier coup d’œil à la terrasse, qui offrait une vue superbe sur la baie. Le soleil dansait à la surface de l’eau, sur laquelle glissaient quelques voiliers. Dans d’autres circonstances, j’aurais adoré peindre ce décor. Mais l’heure tournait et je ne pouvais pas m’éterniser davantage. La vie, la vraie, m’attendait et j’allais bien devoir y faire face.

— OK, capitula Jay. Est-ce que je peux t’appeler quand tu seras rentrée ?

Je baissai doucement les yeux.

— Jay... Nous en avons déjà parlé hier soir ; je suis navrée, je n’aurais pas dû t’embrasser.

Il soupira, plus peiné que surpris, à mille lieues de se douter combien je me détestais de le blesser ainsi.

— Tu resteras un éternel mystère pour moi, Flora Blake, répondit-il enfin, une ombre de tristesse dans ses beaux yeux bruns. Je pensais que ce serait différent, cette fois.

Son allusion à la complicité qui nous avait unis des années auparavant me décontenança. Car Jay et

moi nous étions connus durant notre adolescence. Originaires d'Hawaï, ses parents avaient racheté l'unique complexe hôtelier de Two Harbors – le deuxième village de Santa Catalina –, et proposaient des excursions sur les sites protégés, parmi lesquels la fameuse réserve de bisons. Plus attiré par la cuisine, Jay mettait à profit ses vacances scolaires pour donner un coup de main au *Wheeler's Seafood*, l'établissement de son oncle à Avalon, le port principal. Ma grand-mère, habituée à prendre ses quartiers d'été sur l'île depuis plusieurs années, raffolait de leur tartare de thon hawaïen, c'est ainsi que nous nous étions rencontrés. Le hasard nous ayant attribué, à un jour près, la même date de naissance, en plus d'un sérieux penchant pour la musique rock, il ne nous en avait pas fallu davantage pour sympathiser, jusqu'à devenir inséparables. Tous les deux épris de la beauté sauvage de l'île, Jay et moi passions l'intégralité de notre temps libre à randonner dans les collines autour de la Scenic Drive, qui surplombe la baie d'Avalon. L'attirance entre nous était indéniable, mais je conservais une distance prudente, préférant le considérer comme un frère, « mon presque jumeau », ainsi que je le surnommais. Jay ne pouvait pas tomber amoureux de moi, c'était inconcevable. L'idée même d'une relation intime me terrorisait et j'avais peur de le perdre en le lui avouant. Ce qui était tout à fait paradoxal, étant donné que mon comportement à lui seul aurait dû suffire à le faire fuir. Au contraire, Jay avait su se contenter de mon amitié. La sienne me faisait tant de bien ! Son respect et sa douceur envers moi agissaient comme un baume quand, intérieurement, j'étais encore trop méfiante pour lui accorder toute ma confiance.

Tout avait pris fin avec le décès de ma grand-mère, emportée par une attaque cérébrale. Nous étions si

complices, toutes les deux, ma peine avait été immense. C'était à ma grand-mère que je devais mon amour pour la peinture, c'était elle qui avait compris, sans me poser aucune question, mon refus de remettre les pieds en Grèce, elle encore qui m'avait encouragée à étudier les beaux-arts quand ma mère nourrissait de plus grandes ambitions pour moi. Après sa mort, j'avais été incapable de retourner à Santa Catalina. Sans elle, cela ne pouvait plus être pareil. Les réseaux sociaux n'étant pas encore très développés en 2002, j'avais perdu le contact avec Jay. Aussi, quelle surprise lorsque je m'étais retrouvée nez à nez avec lui, quatre jours plus tôt, en descendant du ferry ! La discrétion n'étant pas franchement de mise parmi la petite communauté insulaire, Minnie Williams, la gérante de l'hôtel où je descendais autrefois avec Joséphine, s'était empressée de prévenir Jay de ma réservation. Moi qui l'imaginais marié, père de deux ou trois enfants, et à la tête de son propre établissement dans une grande ville comme San Francisco, j'avais découvert qu'il n'était en réalité jamais parti de Santa Catalina. Désireux de profiter d'une retraite bien méritée, son oncle lui avait cédé son affaire. Jay s'y consacrait corps et âme. À l'exception de quelques rides au coin de ses yeux légèrement en amande, Jay était resté le même. Son corps mince s'était étoffé au fil des ans, mais il avait conservé cette allure décontractée et authentique qui changeait des looks étudiés des côtes californiennes. C'était si bon de le revoir, presque comme la sensation d'être rentrée à la maison après une trop longue absence... Même si ma joie avait vite laissé place à des émotions plus ambivalentes, qui me ramenaient des années en arrière et me terrifiaient car je ne pouvais pas me permettre de les éprouver. Qu'est-ce qui m'avait pris de l'embrasser ?

Le cœur serré, je m'efforçai de me justifier :

— Ce n'est pas contre toi... Ma vie est très compliquée en ce moment, et je refuse de mettre qui que ce soit dans une posture intenable. Ce ne serait pas juste.

Jay lâcha un rire désabusé.

— Et depuis quand la vie doit-elle décider à ta place ?

Depuis mes quinze ans...

Il marqua un temps d'hésitation, avant de poursuivre :

— Je vais te dire ce qui est injuste, Flora : c'est ta façon de continuer à nier ce qu'il y a entre nous. On n'en est plus à faire semblant. Ce baiser, je ne l'ai pas rêvé, ce n'était pas une erreur. J'ignore ce qu'il se passe dans ton existence mais ta peur, tes secrets, je les perçois depuis longtemps. Alors, je t'en prie, parle-moi, j'ai le droit de savoir ce qui...

Il avait raison, bien sûr, mais j'étais incapable d'en entendre davantage.

— S'il te plaît, Jay, ne rend pas la situation plus difficile qu'elle ne l'est.

— En fait, je ne comprends même pas pourquoi tu es revenue, admit-il tristement.

— Je te l'ai dit l'autre jour, j'avais envie de redécouvrir l'île.

Un fort besoin d'y trouver refuge afin de me préparer au tumulte que j'allais devoir affronter, surtout. Mais je n'avais ni le temps ni le courage de lui fournir plus d'explications. De toute façon, Jay apprendrait bien assez vite de quoi il retournait, et je ne me faisais guère d'illusions quant à sa réaction : il jugerait certainement préférable de ne plus me fréquenter, vu la tempête que tout cela risquait d'engendrer.

Il fit un pas vers moi et glissa sa main sur ma joue. La douceur de son geste manqua de me clouer sur place.

— Je dois vraiment partir, maintenant, bredouillai-je d'une voix plus éraillée que je ne l'aurais souhaité. Je suis désolée, pour tout...

Évitant soigneusement son regard, je me penchai pour prendre ma valise.

— Flora, attends, je...

Sans plus l'écouter, je m'éloignai d'un pas vif. Si je me retournais, je risquais de ne plus repartir. La vue brouillée de larmes, je quittai la terrasse du *Wheeler's Seafood* pour rejoindre la rue, bordée de palmiers et de maisons aux couleurs bigarrées, qui longeait le port. Alors qu'en arrivant sur l'île j'avais presque senti mes angoisses s'évaporer, comme si j'étais là à ma place, je n'avais à présent plus qu'une hâte : rejoindre l'embarcadère et retrouver mon appartement de Downtown. L'agitation de la ville et l'épreuve qui m'attendait m'aideraient à oublier que je venais vraisemblablement de perdre Jay à jamais.

Quelques instants plus tard, tandis que le ferry avançait sur les eaux calmes du Pacifique, je ne parvenais pas à détourner les yeux de Santa Catalina. Retrouver mon quotidien me paraissait soudain au-dessus de mes forces, alors que j'étais habituée à vivre seule depuis des lustres. Je fus saisie d'un sentiment de solitude dont l'intensité me surprit. Il n'y aurait pas de retour en arrière possible. Il n'y en avait plus depuis l'été de mes quinze ans. Le sourire triomphant de Yani s'imposa à moi ; même après tant d'années, j'avais beau jouer la fille forte, j'étais effrayée par ce qui allait arriver. Si seulement j'avais su faire preuve de cran et parler plus tôt ! Les choses auraient-elles été différentes ? Peut-être. Mais il ne servait plus à rien de réfléchir à l'instant où le cours de ma vie avait basculé. Yani avait à nouveau frappé et, cette fois, il n'était plus question de le laisser faire.

— **B**ONSOIR, MADEMOISELLE BLAKE ! Vous avez fait bon voyage ?
 D'ordinaire, en arrivant dans mon immeuble, j'étais contente de trouver Miguel à son poste. Des trois concierges qui se relayaient quotidiennement, il m'était le plus sympathique. Miguel avait longtemps travaillé dans la sécurité avant d'être recruté dans cette résidence de haut standing, et je trouvais sa présence rassurante. En plus d'être respectueux et discret, il prenait toujours cinq minutes pour discuter.

Trop abattue pour engager une réelle conversation, je ne parvins qu'à lui décocher un sourire factice.

— Oui, l'île est aussi belle que dans mon souvenir. Vous devriez y emmener Cristina, un de ces quatre, je suis sûre qu'elle serait émerveillée.

Miguel leva les yeux au plafond tout en poussant un soupir théâtral.

— Pour rien au monde vous ne la ferez embarquer sur un bateau, et encore moins dans un avion ! C'est

ma Cristina, elle est si casanière... Enfin ! J'ai réussi à la convaincre de passer une semaine à Bodega Bay, cet été, tout n'est pas perdu.

Cette fois-ci, je n'eus pas besoin de feindre l'enthousiasme : ma grand-mère ayant contribué, dans les années 1940, à peindre des décors pour les films d'Hitchcock, j'étais une fan absolue de son œuvre. Mon préféré d'entre tous, *Les Oiseaux*, avait justement été tourné à Bodega Bay.

— Excellent choix ! approuvai-je. J'ai eu la chance de visiter cette région, j'en garde un très bon souvenir. La côte est magnifique, vous ne le regretterez pas.

Il me remit mon courrier, dont une épaisse enveloppe qui provenait de France. Le notaire, à coup sûr, puisque ce dernier m'avait promis de m'expédier tous les détails concernant la maison dont j'héritais. D'après la loi française, je disposais de quatre mois pour prendre une décision. Pour moi, c'était tout vu : la villa constituait un bien rare et recherché. Plutôt vaste, elle surplombait la mer, par conséquent les potentiels acheteurs ne manqueraient pas.

Je m'apprêtais à prendre congé mais Miguel me retint.

— Attendez, ce n'est pas tout. Un homme s'est présenté à deux reprises durant votre absence. Il aimerait que vous le recontactiez dès que possible.

— Un homme, ah bon ?

À part mon associé, je ne voyais pas qui aurait pu venir ici. Or Carter savait que je me rendais à Santa Catalina, de sorte que rien n'expliquait une visite surprise alors qu'il aurait pu m'appeler. Je lui avais bien précisé que je restais disponible en cas d'urgence.

— Il a laissé son numéro de téléphone, reprit Miguel.

Je me saisis du papier qu'il me tendait.

— Ça ne me dit rien, dis-je en secouant la tête. Cet homme vous a-t-il donné son nom ?

Le regard de Miguel se mit à briller d'excitation. Le connaissant, il n'attendait sûrement que cette question. D'un air de conspirateur, il se pencha par-dessus son comptoir.

— Non, mais je l'ai reconnu tout de suite, mademoiselle Blake ! C'était Yani Botzaris, celui qui travaille pour le cinéma.

Mon sang se glaça dans mes veines. Miguel ignorait évidemment ce qui me liait à ce dernier, je n'étais pas du genre à m'épancher sur mon histoire familiale. Aurais-je dû anticiper qu'il serait susceptible de débarquer ? Ainsi que je l'avais appris par la presse, il logeait au Beverly Hills Hotel, à une vingtaine de minutes en voiture de Downtown. Cette seule perspective acheva de m'affoler.

— Ce n'est pas possible... A-t-il laissé un message ? Autre chose que ce numéro, je veux dire.

Miguel me fit signe que non.

— Dois-je le faire monter, s'il revient ? ajouta-t-il, soucieux.

— Surtout pas ! m'écriai-je.

Le concierge ne dissimula pas son soulagement.

— Bien, je passerai le mot à mes collègues. Ce ne sont pas mes affaires, mais je craignais une aventure entre vous, fit-il, paternaliste. Vous savez, cette pauvre actrice qui l'accuse de viol... Les médias peuvent bien l'enfoncer, moi je la crois. Botzaris est un sale type. S'il avait pu, il serait monté de force à votre appartement, il a fallu que je le raisonne.

— Merci, vous avez bien fait, soufflai-je. Je ne tiens pas à croiser son chemin.

— Vous devriez aller vous reposer, acquiesça-t-il. Je serai là jusqu'à 19 heures, si vous avez besoin, Caleb prendra la faction de nuit.